

La langue, l'écho, l'oubli

Article paru dans l'édition du 27.04.07

Dans ses « Echolalies », le jeune chercheur canadien explore avec une rare érudition la multiplicité des langages, scrutant cet « autre chose » qui habite « en creux de toute parole humaine »

Au commencement était Io. Fille du fleuve Inachus, Io était belle. Zeus s'en éprit, lui fit l'amour. Junon, trépannée de jalousie, se posa sur le chemin des amants. Craignant d'être démasqué, Zeus transforma Io en vache. Junon, sceptique, exigea cette vache. Zeus, fort embarrassé, se vit contraint de la lui offrir. Triste et errante, Io s'en alla un jour retrouver le fleuve son père qui ne la reconnut pas. Io eut beau beugler, gratter la terre, rien n'y fit. Puis, soudain, à l'aide d'une patte, elle traça sur la terre ces deux lettres : IO. Bref, l'écriture serait l'invention de la vache : la trace produite par la disparition définitive de la voix », écrit Daniel Heller-Roazen dans Echolalies, un « essai sur l'oubli des langues » en 21 courts chapitres qui, chacun, débute sur le mode de la fable ou du récit.

L'« echolalie », apprend-on, est une pathologie du langage, un écho systématique aux derniers mots de son interlocuteur. Cet épisode des Métamorphoses d'Ovide fonctionne ainsi comme un écho formel aux autres chapitres du livre, écho lui-même mimétique du concept philosophique que crée Heller-Roazen. « Dans ces Echolalies, j'ai tenté de produire un concept, celui de la langue comme écho d'autre chose qu'elle-même : peut-être d'une autre langue, ou bien de tout autre chose qu'une langue - babil, souffle, sons animaliers, mécaniques ou inhumains qui habitent en creux toute parole humaine », explique-t-il avec ferveur, une matinée de printemps à New York.

Heller-Roazen arrive tout juste de l'Université de Princeton, garçon timide, cheveux roux, l'air d'un enfant prodige pressé de finir une phrase à toute allure afin, surtout, de ne pas perdre la parole. Il y a deux ans, alors qu'il n'a que 30 ans, l'université promet soudain le Dr. Heller-Roazen au titre, non de maître de conférence, mais de professeur de littérature comparée. Geste rarissime dans le monde académique nord-américain, la décision est à la mesure de ce jeune chercheur canadien, auteur d'une thèse sur la contingence aristotélicienne dans la littérature française du XIIIe siècle. A l'instar de Gilles Deleuze, Heller-Roazen estime que la philosophie se doit de « créer » un monde nouveau. « Oui, un philosophe doit créer tout comme un artiste, et s'il crée, alors ses propositions ne font plus simplement référence à un monde qui est déjà là », dit-il.

Dans la remarquable traduction de Justine Landau, augmentée par l'auteur pour son lectorat français, ces Echolalies se déploient. Et c'est en mêlant une immense érudition - il cite le Talmud, les poètes pré-islamiques, Dante, Spinoza et Elias Canetti avec la même acuité et le même enjouement - à une forme nouvelle qu'Heller-Roazen parvient à ce geste rare aujourd'hui : un geste philosophique, dont le cœur est un questionnement sur la langue. Qu'est-ce que la langue ? Et quels étranges échos peut-on entendre derrière la multiplicité des langages ?

Cette invitation au voyage philosophique commence, pour Heller-Roazen, avec Aristote. « Demain il y aura une bataille navale » : ni vraie ni fausse, cette simple phrase, dans la mesure où elle formule une déclaration au futur, met au jour un troisième domaine, le fictum, la pure contingence, distincte du falsum. C'est dans ce troisième domaine, dit Heller, que prennent naissance aussi bien la littérature que la philosophie. Des récits tissés de phrases qui ressemblent à des déclarations, mais qui sont en réalité infalsifiables puisqu'elles ne correspondent à aucune donnée déjà connue. « Or ce qui m'intéresse par-dessus tout, c'est de lier le fabuleux à la rigueur analytique. » Voilà pourquoi, au moment de choisir sa spécialité, à l'Université Johns Hopkins où il écrit sa thèse, Heller-Roazen préfère à la philosophie comme discipline académique la littérature comparée. Contrairement au domaine de la philosophie - surtout analytique aux Etats-Unis -, la littérature comparée reste un champ d'études ouvert aux interrogations sur les genres. Heller-Roazen commence donc par entrelacer philosophie et littérature médiévale. Puis, peu après sa thèse sur Le Roman de la rose (qu'il publiera en Amérique sous le titre Fortune's Faces), lui vient le désir d'écrire un livre qui ne soit plus strictement universitaire. « Je crois très fermement que la philosophie doit être lisible par tout le monde », affirme-t-il.

La fable devient alors un élément fondamental du livre, au même titre que l'innovation formelle. « La forme philosophique par excellence n'est pas forcément l'essai, dit Heller-Roazen, depuis toujours, il y a, pour conduire la pensée, les dialogues, l'apologie, le mythe, les aphorismes. La philosophie ne doit pas être mariée à une forme particulière. » L'influence, ici, est celle de Giorgio Agamben, son « maître », qui l'a conduit à imaginer une prose philosophique faite d'idylles ou d'idées brèves, et à revenir à une forme fabuleuse qui avait disparu après l'Antiquité et le Moyen Age.

Ces formes nouvelles sont les « echolalies » qui, non seulement se font écho entre elles, mais produisent aussi des échos internes à chacune d'elles. Et en voici le pari formel : la fable, au cœur de ces echolalies, devient le point de départ, non d'une histoire, mais d'un raisonnement. « Le contraste est très productif. La démonstration devient tout à la fois plus rigoureuse et plus fabuleuse. » Comme si, dans le cheminement de la fable, Heller-Roazen parvenait à dévoiler une nouvelle vérité analytique et philosophique.

Quel en est l'enjeu ? Penser la langue tout à la fois comme un écho et comme un oubli de cet écho. Un écho de notre babil originel, de toutes les langues entendues au cours de l'enfance, des langues enfouies dans notre histoire, imaginées par notre fantaisie. Exclamations, onomatopées, interjections. La vache Io, elle, crée de la langue à partir de quelque chose qui n'est pas de la langue : sa métamorphose. Sa langue est « un élément qui, bien qu'étranger au corps nouveau, en fait intégralement partie ; un trait exceptionnel de sa nouvelle » figure « portant la trace du corps qui fut le sien ». C'est le nom de la nymphe qui n'est plus. « Les deux lettres I et O dessinées sur les rives du fleuve se portent témoin du changement en même temps qu'elles le démentent. Dans tous les sens du terme, elles trahissent la métamorphose. »

Afin d'explorer le concept d'oubli de la langue comme essence de la langue, Heller-Roazen se penche également sur les opérations psychiques, qui ne sont pas des langues, mais dont la langue, d'une certaine manière, est déjà l'écho. Ou encore, sur le silence propre aux aphasiques, perçu comme le souvenir lancinant de leur incapacité à parler ; non pas une défaillance de la mémoire, mais un trop-plein, une mémoire trop présente, tout entière habitée par l'écho du traumatisme.

CONFUSION ORIGINELLE

Pour Heller-Roazen, il s'agit donc de penser la langue sur un mode tel que les linguistes ne peuvent la penser. La linguistique, aux Etats-Unis, se préoccupe de syntaxe, de logique, de psychologie, non de textes littéraires. « En réalité, pour prendre la langue comme objet, comme le font les linguistes, il faut faire des présuppositions sur cet objet, il faut qu'il possède une identité. C'est cette identité que j'ai remise en question. Je conteste le fait que toute langue soit une langue, avec sa propre identité », dit-il. Son projet philosophique : ouvrir toute langue à une autre langue. Montrer, par les Echolalies, qu'une langue fait toujours signe vers une autre langue. Qu'une langue est, toujours, l'écho d'une autre, quelle qu'elle soit. Or pour étudier cet objet, précise-t-il, il fallait déjà être hors champ, hors de la linguistique à proprement parler, dans le domaine de la philosophie. La langue devient dès lors un objet philosophique, au moment même où elle est retranchée de son propre champ.

Le fictum, soudain, découvre un faisceau de vérité en donnant naissance à quelque chose d'inouï, au sens littéral. Et Heller-Roazen de passer au crible les traces de notre oubli de ce qu'est la langue, de notre oubli de la confusion originelle des langues. Voyez, par exemple, les métaphores biologiques de la vie et mort des langues, de la sédimentation et de ses couches supposément mineures et majeures. « Mais le mouvement des langues, s'exclame Heller-Roazen, est bien trop varié, trop multiple ! » Quelles traces de copte reste-t-il dans l'égyptien ? L'hébreu moderne est-il, en vérité, un yiddish recouvert d'une couche de vocabulaire biblique, ou bien une langue proprement « sémitique » ? Quand le latin est-il « mort » ; et quand l'italien est-il « né » ? Et que reste-t-il du celte dans notre français ?

Heller-Roazen pose également le problème de la langue maternelle qui n'est - contrairement à ce que l'on voudrait croire - jamais une. « Il n'y a pas de langue qui soit si maternelle qu'elle ne contienne déjà l'écho d'une autre langue. Il y a toujours des substrats d'activités psychiques qui la précèdent, des échos du babil infantin. » Aussi une langue est-elle, selon le mot de Brodsky, « moins qu'une » et, comme l'ajoute Heller-Roazen, « plus qu'une », toujours plus et moins qu'elle-même. « Une » langue serait alors cette masse sans mesure, de part en part traversée par l'absence de celles que l'érosion lui déroba : elle serait la somme de ces strates, perceptibles et imperceptibles, qui lui furent continuellement soustraites par le temps. » Comme la poésie, elle est toujours déjà disparue, toujours trace de ce qu'elle fut, et écho de ce qu'elle sera. Elle pose sa propre limite : le point où l'on peut et l'on ne peut plus identifier la langue.

La confusion des langues, en définitive, est la seule chose inaltérable dans cette matière éminemment altérable qu'est la langue. Ce qui, en soi, pour Heller-Roazen, présente un enjeu politique primordial. Car le problème de l'oubli des langues est aussi que cet oubli, bien trop souvent, est pensé en termes purement étatiques. C'est la nation qui demande une réponse quant à la nature « non identifiable » d'une langue, et qui cherche alors à lui assigner un nom, ou des frontières plus ou moins imaginaires, qui renvoient à leur tour à « l'identité » d'un peuple. Il en va ainsi de l'ancêtre présumé unique des langues « indo-européennes », qui - hypothétique, non attesté, mais néanmoins nécessaire d'un point de vue philologique - renverrait à l'idée d'un peuple indo-européen, c'est-à-dire « non sémite ». Remettre ces présupposés en question est un acte profondément politique. C'est penser une langue qui contiendrait toutes les langues, qui ne seraient toutes qu'une seule et même langue. « Ainsi Babel, détruite, persisterait ; et nous-mêmes, livrés sans fin à la confusion des langues, nous subsisterions en elle, obstinés dans l'oubli. »

Lila Azam Zanganeh

Le Monde.fr

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

Le Monde

- » Abonnez-vous au Monde à -50%
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

